Françoise Mallet-Joris

La tristesse du cerf-volant

Flammarion

Extrait de la publication

Françoise Mallet-Joris

La tristesse du cerf-volant

Dans une grande maison bourgeoise des Flandres françaises, vivent deux enfants, Christophe et Clara. Ils ne sont pas jumeaux, mais tout comme. Christophe peint pour lui-même et pour Clara, en construisant un espace magique au sein duquel il n'y a ni vieillissement ni péché. Et les lecteurs de ce roman de feu resteront à jamais hantés par la fresque que Christophe avait peinte dans l'escalier de la tour, "La tristesse du Cerf-Volant": de petits bonhommes essayant d'attraper la ficelle d'un cerf-volant invisible qui, peut-être, n'existe pas.

Fresque inachevée jusqu'aux derniers jours du peintre. Fresque jamais déchiffrée. Danse macabre? Danse de joie? L'étoile au bout du chemin est-elle salut ou maléfice?

Comme un incendie mal éteint, les flammes reprendront sous des formes diverses sur trois générations, dans cette famille dévastée par l'irruption de l'art, de la passion, de Dieu même.

Françoise Mallet-Joris, incisant la poche des songes et des fantasmagories flamandes qui l'habitent, nous raconte cette histoire en un réalisme éclaté et, plus intense que jamais, a su atteindre au mythe.

Extrait de la publication

LA TRISTESSE DU CERF-VOLANT

Extrait de la publication

FRANÇOISE MALLET-JORIS

LA TRISTESSE DU CERF-VOLANT

roman

FLAMMARION

Avec le soutien du

www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 1988.
ISBN 9782081311312
Imprimé en France

A Suzanne Lilar,
ma mère, que j'aime
autant que je l'admire.

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

Marianne au jardin (juillet 1974)

Il y a quelque chose de désespéré dans un très bel été. Surtout dans le Nord. On ne s'y attend pas. Une belle journée, oui. Mais un été comme celui-là, cinq semaines de ciel inaltérablement bleu, cache une menace.

Le bourdonnement des insectes s'accroît en fin de matinée : c'est comme si le soleil ronronnait. Il se stabilise dans le désert de l'après-midi, produisant alors un son continu, aigu et triste, et la lumière ne bouge plus. Elle ne peut plus s'intensifier, elle ne peut pas encore décliner. De petites éternités se forment comme des bulles au-dessus de la campagne immobile, plate, la paume d'une main qui reçoit.

Un instant d'éternité tout rond : Marianne debout devant le tilleul gonflé d'abeilles et d'odeurs, l'amour qu'elle porte en elle réduit par la chaleur à une seule goutte de souffrance. Elle s'appuie au tronc de l'arbre immense et la force de la sève pénètre en elle. Il n'y a de doux que les arbres.

Une autre bulle : Wilhelm dans la fraîche pénombre de la bibliothèque, la pipe à la main, installé

Extrait de la publication

dans un fauteuil. Il est serein, d'une sérénité qui ne lui appartient pas, trop grande pour lui, le vêtement d'un mort, mais à cause de cet instant, de cet été, il croit le remplir tout à fait, enfin. La présence des livres bruns et dorés qui respirent sur les rayonnages, l'horloge, le tapis le confortent dans le sentiment que tout, cette pièce, cette maison, cette vie, lui appartient, que toute réclamation serait caduque, la Cour ayant tranché en sa faveur. Cependant par la fenêtre ouverte pénètre le silence surchauffé, dense, qui s'insinue dans les coins d'ombre, comble les vides entre les livres, entre les objets, pour atteindre aussi Wilhelm dans son fauteuil, Wilhelm dans sa sérénité, la pipe même de Wilhelm... C'en est fini, il s'agite, il retrouve le petit souvenir aigre, lancinant moustique (tout lui appartient mais non l'amour, non la souffrance de Marianne), et il se lève, gagne la fenêtre, fait éclater la bulle.

— Marianne ! On n'a pas appelé, de Lille ?

Marianne sursaute, reprend son sécateur.

— Tu l'aurais entendu, idiot !

Elle crie presque gaiement. La goutte précieuse s'est diluée, son inquiétude est redevenue méticuleuse, mesquine : quotidienne.

Le jardinier (un ouvrier de l'usine qui paie ainsi son loyer) est toujours dans sa bulle, lui. Assis au fond du jardin, près des pommiers, les jambes écartées, un torchon rayé sur les genoux, il mange, il mâche si consciencieusement qu'on croirait qu'il ne s'arrêtera jamais. L'éternité pourchassée comme un insecte s'est posée là ; sur une gamelle de lapin à la bière. Le ciel est clos comme une coupe renversée.

Marianne coupe les roses fanées et se pique aux épines, exprès. Cent petites douleurs précises contre une grande douleur vague, est-ce valable ? Les

Extrait de la publication

gouttelettes de sang perlent sur la peau mate, les griffures marquent les grandes mains adroites qu'elle tient de son père. Mais le subterfuge ne réussit pas. Ce sang coule en secret pour Stépha, ces mille piqûres viennent de Stépha, l'aride été, l'aride amour, tout vient de toi, Stépha ma fille, toujours fuyante, toujours absente, experte dans l'art de faire souffrir comme une amante ou un bourreau, et, tout à coup, invraisemblablement, tendre.

Invraisemblable tendresse, invraisemblable été, qui arrêtent le temps. Ce matin, elle téléphone de la grand-poste de Lille : « Je passerai cet après-midi, je resterai peut-être pour le week-end... — Tu sais que ta grand-mère ne vient pas, ni ta sœur ? — Je viens pour toi, ma petite maman. » Deux heures après : « Allô ! Non, décidément, je ne peux pas venir... — Tu as trouvé mieux à faire... »

Et la voix de Stépha, grave, un peu rauque, avec toujours cette tendresse au fond, comme si elle s'excusait du mal qu'elle fait : « C'est ça. J'ai trouvé mieux à faire. »

Tout ce qui avait disparu dans un grand éblouissement reprend sa place, et Marianne coupant des roses dans son jardin se répète comme une élève studieuse : nous sommes en juillet 1974, Stépha a vingt-quatre ans, j'en ai quarante-quatre, il faudra faire réparer la tondeuse, à six heures j'appellerai Clara, ma mère, dans son appartement de la rue Royale, à Lille, où elle doit avoir chaud, à sept heures je dirai à Julia de commencer le bœuf mode, il faut que la gelée prenne cette nuit, à huit heures... Mais à six heures, à sept heures, à huit heures, il y aura l'absence de Stépha. Et il est, mon Dieu, seulement cinq heures et quart, cinq heures et quart dans le jardin de Marianne, cinq heures et quart dans le chagrin de Marianne. Vite, la nuit !

Dans sa marche lente à travers les fleurs fanées qu'elle coupe, Marianne arrive près du jardinier qui

s'est encore arrêté de tondre l'herbe pour mâcher une interminable tartine.

— Alors, Joseph ? Vous mettez deux heures à déjeuner, et maintenant vous prenez un quatre heures ? N'oubliez pas qu'il faut tailler la vigne vierge. Elle arrive chez le voisin. Et attention aux guêpes... Je ne serais pas étonnée qu'il y en ait un nid tout près...

Elle nourrit son attente de petites pensées agaçantes, comme les piqûres de rosier. Pourquoi Nadine, sa fille cadette, qui vient enfin de se trouver un « fiancé », l'a-t-elle choisi portant le même prénom que le jardinier ? Coïncidence, d'accord. Mais ce genre de petites coïncidences se reproduisent si fréquemment quand il s'agit de Nadine qu'on ne peut s'empêcher de l'en rendre responsable.

« Je n'aime pas cette petite, vraiment, je ne l'aime pas », pense Marianne distraitement, sans remords. Six heures sonnent à l'église proche. « Sté-pha... Sté-pha... », entend-elle. « C'est ça, j'ai trouvé mieux à faire... »

Moquerie ? Tendresse ? Les deux ? Le sécateur taille, taille, clic-clac, un petit bruit sec dans le soir qui fraîchit.

— Madame ! Madame ! Mais vous coupez les bonnes ! crie le jardinier qui accourt pour protéger les roses.

Marianne pense à sa fille, Stéphanie

Enfin, la nuit.

La nuit, Stépha est là, dans mon ventre, tout entière faite et parfaite, ses membres fins, son visage sombre, pensif, sa grâce ; elle flotte, elle

Extrait de la publication

s'ébat dans l'eau de mon ventre, l'eau originelle, impolluée, elle est heureuse, elle est à l'abri, elle ne pense pas, elle me possède et je la possède, union parfaite, sombre et silencieuse, deux rivières la nuit se rencontrent et se fondent, la vie et la mort ne font plus qu'un.

Stépha.

Le grand cri de l'accouchement est un cri de colère ; naître ! Qu'est-ce que naître, sinon trahir ? Trahir celle qui t'a portée, préservée, jusqu'à n'en plus pouvoir, résistant, hurlant, écartelée, pour te laisser enfin t'échapper au milieu du sang salé, de l'eau visqueuse, des larmes amères, pousser ton premier cri, libéré, agressif, comme était agressif le petit crâne dur, perçant, dilatant le tendre orifice qui ne veut pas s'ouvrir (reste, c'est pour ton bien, je te jure que c'est pour ton bien) et quand on parle de la souffrance de l'accouchement, c'est de celle-là que l'on parle déjà, même si on ne le sait pas, de la souffrance de l'amour bafoué. Tout le reste est mensonge, attendrissement niais dont le sucre cache la saveur forte, inimitable, de la haine-amour ; et dans un tiroir entrouvert de la vieille maison, bien tranquille, la chatte que nul ne surveille dévore ses petits avec son placenta.

Et sur le mur de la buanderie, la taille de l'enfant marquée par encoches ou par traits de crayon bleu indique les étapes de la trahison, le premier regard, celui qui suit un insecte et non le regard de ta mère, le premier sourire qui englobe avec le visage de ta mère celui d'une servante aimée, les premiers pas qui t'éloignent, les premières paroles qui te séparent, et tu sais déjà, toute seule, refermer une porte ! Et tu sais lire ! Et tu sauras t'en aller ! Ne nais pas ! Ne me quitte pas ! C'est cela que signifient ces cris de bête de la femme qui accouche. Et puis on oublie, on croit que c'est le corps, tout seul, qui a crié, comme si le corps s'en allait tout seul de par le

monde. Marianne n'a pas oublié, parce qu'elle n'est pas très intelligente.

Impossible, cet été, de ne pas laisser la fenêtre ouverte. Marianne est étendue, essayant de dormir, de bercer une angoisse qui ces temps-ci n'a fait que croître. Il fait beau depuis cinq semaines, et Stépha, hier encore, en prenant son chapeau de soleil, s'est penchée vers elle et l'a embrassée. Marianne a peur.

La nuit entre dans la chambre, une nappe de fraîcheur solennelle, l'attirant, la sommant de se lever, de sortir, de courir... L'apaisement est là, tout près, encore un pas...

Marianne résiste. Tant de fois elle s'est ainsi levée, tant de fois elle a subi cet appel, cette irruption du dehors dans le dedans, du ciel obscur et sans limite dans la chambre devenue toute petite (comme si elle la voyait par le petit bout d'une lorgnette, la chambre miniature d'une maison de poupées), du ciel immense qui veut réduire son mal à l'insignifiance. Et qu'est-ce qui lui restera, après ? Elle résiste, avec une inquiétude, une irritation nerveuse. Elle plie et déplie ses belles jambes, se tourne et se retourne avec l'espoir sournois de réveiller Wilhelm, dont elle ne voit que le dos, que l'épaisse chevelure blanche, les larges épaules soulevées par un rythme régulier. « Ça ne te gêne pas, toi, cette nuit, cette lune, cet envahissement perfide d'une nature qui te réduit à rien ? » Un moment, avec cette mobilité d'enfant qu'elle tient de Clara, sa mère, elle se laisse distraire. Doucement elle avance la main vers la chevelure argentée, tire un petit coup pour voir. « Te réveilleras-tu ? Et si je versais un peu d'eau de la carafe sur ton pyjama ? Crierais-tu ? Et si je te chatouillais avec une tige du bouquet de fleurs séchées ? » Mais le sommeil loyal, compact, de Wilhelm a raison de son petit accès de méchanceté. Elle renonce à le taquiner, et aussitôt l'inquiétude reprend possession de son âme disponible. Elle ne peut plus tenir, elle se glisse hors du

Extrait de la publication

lit, elle s'étire... Seule, libre, dans cette nuit tiède qui ne reviendra plus avant des années, elle se sent si jeune encore...

Sans allumer (la lune éclaire la cage d'escalier), elle descend, pieds nus, jusque dans la grande cuisine qui donne de plain-pied dans le jardin. Elle ouvre la petite porte, elle entre dans le clair de lune blafard, moqueur.

Comme une gorgée d'eau descendant dans la gorge, dans la poitrine, soulage et rafraîchit instantanément, elle ressent cette paix qu'elle désire et ne désire pas. Marianne foule l'herbe sèche, marche dans le jardin comme si elle pénétrait dans la propriété d'un autre, propriété secrète, interdite, qu'elle prend plaisir à violer. Ah ! vous me croyez bêtement endormie ! Non. La nuit, le silence phosphorescent, le chuchotement des arbres, l'insolence de la nature enfin délivrée des hommes qui se permet d'exister, qui s'étale, qui croit triompher et qui règne, j'en fais partie. Je la possède et elle me possède. Je dépose mon amour trop épuisant. Je me vide. Je m'accroupis et j'urine. (Elle pourrait faire l'amour, aussi, avec un animal de sa race, un cheval, un taureau, dans un mythe qu'elle est incapable d'imaginer.) Marianne, banale comme la terre.

Elle s'assied sur le muret de pierres écroulées. Elle participe d'un secret et elle ne le sait pas. Elle veille comme une lampe. Et la nuit va reculer, s'effriter petit à petit, trois coups déjà au solide fronton de l'église ; si elle reste là, elle verra la lune devenir mesquine et ridicule, dépouillée de ses voiles, comme une femme en peignoir et sans maquillage, elle verra rétrécir son chagrin aux dimensions quotidiennes. Marianne retourne vers la maison.

Dans le chenil, le chien gronde, se retourne sur le flanc, ouvre ses yeux qui brillent dans l'ombre. Lentement il se dresse sur ses pattes, tire sur sa

chaîne, bâille, pousse enfin un gémissement. Marianne se penche, détache la chaîne ; cours, va, c'est le moment, profite de la nuit, mais l'épagneul frissonnant se colle à ses jambes, elle sent son odieuse chaleur à travers le voile de sa chemise de nuit, et cet amour tremblant, humide, du chien pour elle l'exaspère, une insulte, de quoi as-tu peur ? cours, élance-toi, allons ! Son poil se hérisse, il lève vers Marianne un regard lamentable, je déteste ce chien. Cours, échappe-toi, je te dis ! Non ! Tiens ! Elle empoigne la chaîne de métal, lève le bras, han, elle frappe. Le chien pousse un long hurlement, mais ne bouge pas. Cauchemar. Cette scène a déjà eu lieu quelque part. Mais va-t'en ! Ou mords-moi, gronde, révolte-toi ! L'animal, pitoyable, malodorant, revient se coller à ses jambes avec ce regard gluant de tendresse désolée, inventé pour la culpabiliser, la contraindre à la pitié. Est-ce qu'on a pitié de moi ? *(On !)* Tiens ! Elle le frappe encore, le frappe, il hurle, sans bouger, la bouche de Marianne se remplit de salive, elle tremble légèrement, une nausée lui tord l'estomac, elle frappe, il n'aurait qu'à la lâcher, à fuir, mais la bête idiote rampe en gémissant... Le poil se colle sur l'échine, ensanglanté. Pas ça ! Elle s'arrête à bout de souffle, jette la chaîne qui tombe avec un bruit métallique. Elle respire largement, une fois, deux fois, reprend son fardeau. Elle sort de la nuit, du silence, comme on sort des vagues de la mer. Elle rentre dans la maison, dans la chambre. Son absence a réveillé Wilhelm.

— Chérie ?

Elle se glisse dans le lit.

— Tu es toute fraîche. Où étais-tu allée ?

— Faire taire le chien. Il hurlait à la lune.

— Il le fait bien souvent ces jours-ci. C'est la chaleur.

— C'est la chaleur. Willy ?

— Oui ?

— Je suis une méchante femme. Tu m'aimes ?

Wilhelm est habitué aux changements d'humeur de sa femme. Elle a le caractère fantasque. Cela ne le trouble pas.

— Je t'aime. Viens contre moi, je vais te rendormir.

Elle se serre contre le corps râblé, robuste, de son mari. « Et pourtant j'étais faite pour être heureuse », pense-t-elle.

La maison Matthyssen

Elle a fait partie, en 1875, de la dot de Stéphanie Dazincourt, épouse Corbin (donc fille et femme de notaire) et on l'appelle, à cette époque, la « maison du marquis ». Des communs d'un château disparu au XVIIIe siècle demeurent ces deux bâtiments imposants, de belle pierre dorée, la « grande maison », passée des métayers à une lignée de notaires, et un autre bâtiment en équerre, assez curieux, une tour carrée, massive, creusée d'un escalier en spirale et prolongée d'un long bâtiment rectangulaire à un étage (les écuries ?). Un portail sépare les deux bâtiments, une cour pavée précède un jardin clos, et après un muret s'ouvre le « parc », trois hectares bien plantés, se terminant par une haie et un ruisseau baptisé rivière.

De l'autre côté de la haie, contemporaine à peu près du mariage de Mlle Dazincourt avec Me Corbin, notaire, l'usine de tissage, massive, a quelques prétentions médiévales. Du parc, le ciel paraît immense.

On trouverait des détails sur la maison dans les papiers de Stéphanie Corbin, qui habitera la maison jusqu'en 1920 à peu près. Elle a beaucoup

Extrait de la publication

cherché. Cachots sous la tour, salle d'audience du seigneur, et même rustique oratoire habité autrefois par un ermite, elle a rêvé, essayé de situer quelques fragments de légende qui lui sont parvenus tronqués, défigurés, comme d'une fresque sur un vieux mur humide il demeure des paysages obscurs, rongés de salpêtre, les plis d'une étoffe, un profil, et là, dans le coin, peut-être, un cheval ? Un chameau ?

La « maison du marquis », donc, en souvenir de son premier propriétaire, l'habitant du château disparu. La salle de billard se trouvait, dit-on, à l'emplacement de ce beau groupe d'arbres, là-bas, les paulownias. En 1900, année de la naissance de Clara, premier enfant des Corbin, on l'appelle parfois, en hommage à l'efficacité de Me Corbin, réputé bon gestionnaire (on verra ce qu'il en adviendra), la « maison du notaire ». En 1903, année de la naissance de Christophe (Christophe Corbin, dit Matthyssen, voir la notice dans le catalogue du musée de Lille), on lui donne encore l'un ou l'autre nom. Indifféremment. Mais dès 1920, année du mariage de Clara, on se mettra, très vite, à l'appeler la maison Matthyssen. Maintenant, elle ne changera plus de nom, quels qu'en soient les habitants. D'ailleurs il y a une plaque.

Est-ce parce que la femme du notaire fut passionnée d'histoire et de généalogie qu'il faut en parler ? Elle cherchait, la pauvre femme, à travers les bibliothèques, les archives du curé, les récits et les romans historiques, « la » particule perdue, qui la ferait d'Azincourt, la particule égarée comme un trousseau de clés par des ancêtres négligents et qui avait existé, elle en était sûre, comme avait existé le perron du château (à l'emplacement du potager) sur lequel le marquis attendait ses hôtes (ou ses bourreaux : on l'arrêta là, où plus tard devaient

Extrait de la publication

pousser des asperges, en plein été, le 20 juillet 1793, au lever du soleil, et il fut jugé, condamné et exécuté le même jour). Stéphanie Corbin, parfois, contemplait au soleil couchant ses asperges, en se disant qu'à cette heure-là, le 20 juillet, c'en était fini du marquis. Lui avait payé pour sa particule, mais aussi, quelle récompense ! A travers les siècles, il restait « le marquis ». Et elle, la femme du notaire, une Corbin sans espoir. Elle lisait, compilait, fouillait comme un ratier.

Au bout du bâtiment dit « la Tour », l'année de la naissance de Clara, pendant sa grossesse distraite, elle découvrit une inscription sous un plâtre écaillé : « Moisson commencée le 18 juin 1822. Vendanges le 26 août. » Découverte si l'on veut. Le curé s'y intéressa. Mais quel rapport avec la particule, qui ferait de cette malingre nabote la prestigieuse Stéphanie d'Azincourt ? Dans sa déception, elle ne s'aperçut pas que son mari, autre nabot, espèce bien rare dans cette région d'hommes robustes et de belles femmes, spéculait sur l'argent des séquestres et se retirait dans son bureau, des heures entières, pour contempler sur les actions ou obligations acquises les vignettes représentant une paysanne russe portant une gerbe de blé (les fameux fonds russes ?), un Noir tenant entre le pouce et l'index un énorme diamant (les mines du Katanga ?). Les Corbin avaient chacun leur placard à secret. Maussades, rêveurs et rechignés, ils s'entendaient à merveille dans un compagnonnage de célibataires. Deux fois ils firent à l'opinion publique la concession d'un enfant. Clara et Christophe, Chris-et-Clara, furent ainsi conçus, mis au monde et nourris (on ne saurait dire élevés) dans l'indifférence la plus totale. Beaux comme des enfants trouvés, intelligents, Clara plus vive, Chris plus profond, il aurait été naturel, pour les Corbin, de les détester. Ils l'auraient peut-être fait s'ils s'étaient aperçus de leur existence. Mais ce fut une servante

qui les inscrivit à l'école du village, d'où Juste Matthyssen, le fils du fermier, qui avait quatre ans de plus que Clara, les ramena la première année. Après, ils se débrouillèrent. Ils avaient à leur disposition un vaste jardin, l'aile de la Tour inhabitée, où ils prirent l'habitude de se tenir, des greniers, des débarras pleins de livres moisis, d'estampes au verre cassé, de bibelots passés de mode. Un samovar que Christophe remit en état : il était très adroit de ses mains. Une charrette anglaise qu'ils faisaient traîner par le chien. Juste venait le samedi se faire un peu d'argent de poche en tondant les pelouses : c'était leur émissaire auprès du monde extérieur. Ils se suffisaient. De temps en temps, Mme Corbin (Mme Corbeau pour ses enfants) faisait d'eux cet éloge pour elle dithyrambique : « Ils ne sont vraiment pas dérangeants ! » En 1914, le notaire (et Juste qui avait dix-huit ans) sous les drapeaux, elle s'aperçut de la présence de Chris-et-Clara à cause des difficultés du ravitaillement : elle s'y attela avec une énergie qui surprenait, dans ce petit corps. Elle courut les fermes environnantes, fit du troc, retourna ses parterres pour agrandir le potager, trouva des ressources, et cela à demi ruinée (car le nègre au diamant avait joué son rôle néfaste, et la guerre sauvé Me Corbin du déshonneur total — mais cela est un secret Matthyssen, nous en reparlerons) ; était-ce la particule, ou l'idée de la particule qui la galvanisait, mais elle refusa de fuir l'occupant, hébergea au passage des réfugiés belges, ne parut jamais s'émouvoir des bombardements. Elle s'offrit un petit luxe : elle déménagea Chris-et-Clara dans la Tour, ce qui les privait de chauffage. Mais ils étaient bien assez grands pour « avoir leur indépendance », et « Mme Corbeau » attendait ce moment depuis leur naissance. L'hiver, l'humidité suintait des murs au bas de l'escalier. Dans les deux chambres du haut de la Tour qui comportaient d'admirables charpentes, des enche-

vêtrements de poutres, chefs-d'œuvre d'artisans, mais pas de cheminée, Christophe peignit un feu de bois qui couvrait le mur entre les deux chambres. Protestation discrète ? On n'en sait rien. Il fut toujours secret et l'était dès ses onze ans. Mais Clara, elle, protesta si vivement qu'elle reçut en cadeau de Noël, en 1915, du père Matthyssen, qui s'enrichissait en trafiquant héroïquement (il se glissait dans les trous du front, risquant sa vie à soixante ans passés), six paires de gros bas de vraie laine et un poêle à sciure. Les enfants firent passer le tuyau du poêle par une lucarne de la Tour et considérèrent qu'ils avaient atteint le sommet du confort. Sous ses pantalons déchirés, Chris portait aussi les bas du père Matthyssen, partagés équitablement par Clara. Comme ces bas (vu la pénurie de laine, il n'y avait pas le choix) étaient rouge vif, les gamins s'en moquaient. Clara se fâchait, Chris restait en apparence imperturbable. Mais il apprit à coudre, cette année-là, et se mit à prendre soin de ses vêtements, science qui devait lui être bien utile car jamais personne, dans sa courte et glorieuse vie, ne devait le faire pour lui.

Il reste de Christophe Corbin, dit Matthyssen, des centaines de toiles éparses par le monde, depuis le musée de Lille jusqu'au Metropolitan de New York. Et ce nom de Matthyssen s'étale fièrement au cimetière de Lille-Sud sur une grande tombe en marbre noir, un peu pompeuse pour ses goûts qui furent toujours discrets. Clara, elle, laisse une fille, Marianne, et deux petites-filles, Nadine et Stéphanie. Mais Juste, rescapé de 1914-1918, titulaire de la médaille militaire, qui épouse Clara en 1920 et va devenir entre les années vingt et trente un industriel du textile, laisse autre chose à cette région courageuse et secrète, cette laide aux beaux yeux,

qu'il aimait profondément : un nom, et presque une race.

Sa belle-mère Corbin l'aimait bien ; on croyait parfois sentir, dans ses rapports avec Juste, une trace de sensibilité. C'est qu'elle croyait percevoir en lui (toujours à la recherche de « la particule ») une certaine sympathie pour son petit rêve têtu. Seulement, elle regardait en arrière, et lui, de toute sa haute taille de colosse flamand, regardait vers l'avant.

Aujourd'hui (1974)

A soixante-quatorze ans, Clara Matthyssen a une certaine prédilection pour sa petite-fille Nadine.

— Viens me voir samedi, Nadine, nous irons au cimetière.

Marianne s'esclaffe, d'un rire sain et sonore, tout de même imperceptiblement vulgaire.

— Tu lui dis ça comme tu dirais : nous irons au cinéma, maman.

« Elle est un peu sotte, Marianne », pense Clara une fois de plus.

*

Nadine se rend chez sa grand-mère. Il faut prendre le café, d'abord, dans les petites tasses malcommodes, fragiles, de porcelaine blanche, décorées de bambous.

— Tu sais que ton salon prend vachement la cote ? dit Nadine pour distraire sa grand-mère ; on commence à rechercher partout les meubles des années trente, et je ne serais pas étonnée qu'après,

Extrait de la publication

ce soit le tour du cinquante. Les fauteuils toile d'araignée, soucoupes, tout ça...

— Oh! non! Je ne peux pas y croire! C'est tellement laid, ce style cinquante! C'est peut-être parce qu'il coïncide avec mes cinquante ans, mais j'ai horreur de ça! C'est vrai que ta mère a horreur du trente. Je me rappelle, quand j'ai quitté la propriété, elle vérifiait chaque meuble pour être sûre que tout était parti, elle avait peur que j'en oublie, elle a même couru derrière le camion avec une petite caisse qui contenait le service à thé!

— C'est dommage que tu sois partie, grand-mère...

— Tu es gentille de le penser, mais on se serait gêné... Je suis mieux à Lille... Et puis la maison sans Juste... Tu es bien partie, toi!

Nadine habite, près de la citadelle, un grand studio qu'elle a trouvé grâce à sa grand-mère et qu'elle a décoré de façon assez extravagante, murs et plafonds noirs, moquette blanche.

— Moi, c'est un peu à part..., dit Nadine. Tu sais qu'avec maman, ça ne marche pas très fort... Et puis il y a des choses qu'ils n'acceptent pas. Mon travail à la galerie, ma vie privée...

Clara a un petit rire.

— Oh! en ce qui concerne l'art, ta mère n'a jamais été un connaisseur, tu sais. Encore un peu de café? Elle a voulu faire remeubler toute la maison en rustique flamand, mais à mon sens elle s'est fait estamper plus d'une fois. La petite armoire à pain, dans l'entrée... Mmm... Nous partons? J'en profiterai pour emmener Turco.

Turco est le chien de la vieille dame, un pékinois « d'époque », dit Marianne, qu'elle s'obstine à emmener au cimetière, « puisqu'elle le porte », ce qui donne lieu à d'interminables altercations avec les gardiens.

— Il a bien le droit de visiter la tombe de Juste, lui aussi. Après tout, il l'a connu...

Nadine n'osait pas dire que c'était un autre pékinois, Turco Ier, que Juste avait, par complaisance, caressé quelquefois... Clara s'arrêtait devant la tombe de son mari, déposait, d'un geste gracieux, contrôlé, sa gerbe de fleurs, composée avec soin par le fleuriste sur ses indications. « Pas de glaïeuls, voyons, il les détestait... Un bouquet champêtre, c'est cela... » et, se tournant vers Nadine qui restait là, les bras ballants : « Même ça, il faut le faire avec soin, tu vois... »

En déposant ses fleurs, en arrachant quelques mauvaises herbes, elle a un sourire attendri qu'on lui voit rarement. Attendri et même amusé.

« C'est comme une mauvaise farce qu'on lui aurait faite, explique-t-elle ; lui toujours si actif, qui décidait de tout, qui se fâchait, qui commandait... Finis les " c'est moi qui décide ! " et les assiettes cassées, hein, mon pauvre Juste... »

Mais c'était un bon mort, un mort chaleureux ; aller sur sa tombe, en revivant le souvenir de leurs innombrables disputes, de leurs voyages, de leurs projets, lui faisait du bien. N'avait-elle pas eu le dernier mot puisqu'elle lui avait, et si longuement, survécu ? Sur le monument trop large, trop grand, le marbrier avait cru bon de ménager, à côté de l'épitaphe de Juste Rodolphe Melchior, un espace réservé à Clara Jeanne Simone, son épouse.

— Encore un peu, et il gravait la date ! J'aurais été obligée de m'y conformer.

Nadine remarquait que sa grand-mère n'était jamais triste devant la tombe de son mari. Elle semblait ne l'avoir quitté que pour un bref instant, et s'apprêter à le retrouver, avec un mélange de tendresse et d'ironie. Elle n'avait pas peur des morts. Devant eux elle se retrouvait jeune. Elle déposait des fleurs sur la tombe de ses parents avec un petit regret sans profondeur (pauvre maman qui jusque sur cette pierre était restée « née Dazincourt » en un mot !) et imposait ses chrysanthèmes,

elle ne l'avait jamais aimé, au vieux père Matthyssen. Mais elle notait les négligences (ici il faudrait sarcler, là un angelot avait perdu une aile) et transmettait ses observations à Marianne, qui, tout en protestant, s'occuperait de tout. Et elle marchait, parlait, moitié pour elle, moitié pour Nadine, profitait de sa situation privilégiée de vivante pour dire aux morts leurs quatre vérités.

« Maman, il faut bien le dire, s'est toujours soucié de nous comme d'une guigne. Elle était toujours fourrée dans sa généalogie, ses romans, ses images mortuaires... Au fond, maintenant (elle a un petit geste moqueur, désignant le cimetière), elle est dans son élément. (Un petit rire, elle se reprend.) Il faut être juste, pendant la guerre, je veux dire en 1914 naturellement, elle avait été très bien... Figure-toi... »

Elle racontait, elle riait. C'était la jeune Clara qui passait, toujours triomphante, au milieu de ses morts. A travers l'enveloppe dont les os craquaient, que travaillaient de sourdes douleurs, elle apparaissait toujours aussi vivante, avec cette démarche ailée, ce rayonnement qui réussissait encore à réchauffer les articulations raidies, à ranimer le regard fatigué en lui rendant ses éclairs de malice (son regard noir, oblique, étincelant, dont il n'y avait plus grand monde pour se souvenir), à alléger la chape de fatigue qui s'abattait, le soir, sur ses épaules, et à les redresser... La jeune et vieille Clara n'avait pas peur des morts, parce qu'elle se savait immortelle.

Seul Christophe était vraiment mort, absent bien qu'enterré là, dans sa terre natale, au milieu de sa famille, ramené là de force, alors qu'il ne pouvait plus se défendre. Et quand elle passait devant la pierre étroite, dessinée par un peintre ami, marquée d'une esthétique dépassée, Clara hâtait le pas, détournait la tête, sur son visage passait une onde de vieillesse, de lassitude, un doute peut-être sur son immortalité, qui s'effaçait

Extrait de la publication

quand elle avait atteint le rond-point où, quel que fût le temps, elle s'arrêtait un moment, lâchait Turco malgré les strictes interdictions figurant sur les panonceaux, et, avec une audace elle aussi contemporaine de ses vingt ans, allumait une cigarette.

Nadine regardait sa grand-mère. La voilette relevée sur un petit front droit et têtu, le nez court et fier avait gardé sa pureté, les yeux noirs, en amande, avaient gardé leur malice, à peine rougis par l'âge ; les paupières qui avaient été des pétales de magnolias se plissaient, se bistraient ; les rides étaient nobles et nettes, les cheveux noir et blanc, torsadés, chef-d'œuvre de raffinement d'un coiffeur parisien. « Je ne m'en tire pas trop mal », jugeait Clara elle-même, en tapotant sa cigarette sur l'étui, d'un geste qui était, en 1920, le comble de l'audace pour une jeune fille.

— Tu es drôlement bien pour ton âge, grand-mère, disait justement Nadine, avec cette gaucherie qui accompagnait chez elle tout élan, et venait d'avoir été, si souvent, rejetée.

— Tu n'es pas mal non plus, pour le tien. Mais tu seras mieux dans quelques années...

— Oui ? demandait Nadine avidement.

— Oui. Tu es une femme, tu n'es pas une jeune fille. Tu seras belle à trente ans.

— A quel âge étais-tu le mieux, grand-mère ?

— Oh ! moi, j'ai toujours été belle, répondait Clara avec naturel. J'étais obligée, en quelque sorte. Ton oncle Chris a vécu si longtemps avec nous ! Et à vivre sous le regard d'un peintre, forcément...

Turco gambadait sur la pelouse interdite. Un soleil pâle luisait derrière le brouillard. Clara dessinait des ronds de fumée, avançant sa jolie bouche, sa « bouche Louis XV », comme disait Christophe. Mais Christophe était mort. Christophe était mort. Christophe, son frère, était mort. Parfois elle trouvait la force d'aller jusqu'à la tombe en marbre

noir, aux angles et aux méplats bizarres, cette boîte, cette barque. Christophe. Mort sans excuse. Les autres, ce n'était pas leur faute, ils avaient eu un moment d'inattention, de faiblesse, hop ! ils avaient passé une frontière. D'accord. Elle ne leur en voulait pas. Mais Christophe l'avait trahie. Il l'avait trahie en mourant, trahie en lui écrivant cette dernière lettre, trahie en fuyant à Paris, trahie, et si jamais elle était vieille, si jamais elle mourait, ce serait la faute de Christophe, plus mort et plus vivant que les autres, mort autrement, mort dans une dimension où elle ne pourrait jamais le rejoindre.

« Christophe Matthyssen
artiste peintre
héros de la Résistance
né à Lille en 1903
Assassiné à Paris en 1943. »

— Il est mort jeune, pour être si connu, remarque Nadine. Il était très beau aussi, à ce qu'on dit ?

— Oui. Il était très beau.

Une crispation sur le visage de sa grand-mère incite Nadine à changer de sujet.

— On n'a pas mis de fleurs sur la petite tombe, là, à côté de grand-père. C'est le petit garçon que tu as perdu ?

— C'est le petit garçon, comme tu dis...

— Pourquoi on ne lui a pas donné de nom, grand-mère ?

— Je ne sais plus, dit Clara. Il y a si longtemps... Il faudra le faire, un jour. Oui, il faudra le faire.

— Est-ce que c'est encore la peine ? dit Nadine étourdiment.

Clara ne répond pas.

— Retournons à la voiture, ma chérie. Tiens, prends Turco. Je suis fatiguée.

Clara n'est ou ne se dit jamais fatiguée. Nadine reste pensive.

*

Survivre à tout ce que l'on a aimé... Clara ne se plaint pas, ne plaint pas les autres. A soixante-quinze ans, souffrant du cœur, elle marche très droite. Et elle s'intéresse encore à la vie, capable d'en rire, d'en être curieuse, de savourer le long de l'interminable chemin des baies aigrelettes cueillies en passant. Elle s'intéresse à sa fille Marianne, à ses petites-filles, aux difficultés de l'usine, elle rend des visites, assiste à des conférences, achète des livres nouveaux, regarde se transformer la ville : tous les changements lui plaisent, sans pour autant qu'elle se prive de les critiquer. Elle va, elle vient, elle est infatigable, le souffle un peu court parfois, mais elle lutte, elle luttera jusqu'au bout, non contre le dur chagrin qui fait partie d'elle-même, mais contre l'ennui, qu'elle ne supporte pas.

Clara ne plaint pas les autres. Elle ne plaint pas Marianne. Mais elle se demande parfois si c'est d'avoir été conçue et élevée pendant les années de passion de sa mère (années de combats sans cesse renouvelés, de brefs bonheurs intenses, d'échec, de fureur) que Marianne porte en elle ce germe de passion dont elle ne sait que faire, qui la blesse, contre lequel elle se débat, se blessant toujours davantage, comme un beau cheval sous le joug qu'il ne comprend pas.

Juste et Clara se sont mariés après la guerre, en 1920. Les parents Corbin et Chris ont été installés dans un grand appartement vide et triste à Lille. Chris fait un semblant d'études tout en se lançant dans la peinture à l'huile. Ils vivent pauvrement et dignement, un vrai chromo. Avec l'usine à remettre sur pied et la maison à retaper, Juste n'a pas d'argent à jeter.

« Mme Corbeau » est morte. Me Corbin n'a pas tardé à la suivre.

— Chris ne peut pas rester tout seul à Lille ! a déclaré Juste une fois le notaire enterré.

C'est après le repas funèbre, qui s'est déroulé sans excès de tristesse, que Juste prononce cette phrase définitive. Il a une façon de s'exprimer, dans certaines circonstances, calme, un peu pesante, un lointain accent flamand qui rend impossible toute réponse. Ni objections ni remerciements.

Aussi Chris remarque-t-il simplement :

— Tu sais, à Lille, j'avais déjà l'impression de l'être... Il tenait si peu de place, pauvre papa...

— Ces gens-là ont toujours tenu peu de place, allons ! dit Clara vivement. C'est à peine si nous nous sommes aperçus que nous avions des parents. Je ne me souviens de presque rien... Tiens, par exemple, qu'est-ce qu'ils mangeaient ?

Il y a du soleil sur la table. Tout semble proclamer que si l'on vient d'enterrer Me Arnold Corbin, c'est au sens complet du terme, comme on dit « Enterrons le sujet » ou « la hache de guerre ». On n'en parlera plus, sinon, comme le fait Clara, avec une infinie distance. Chris s'étire, avec un grand soupir de bien-être, avant de répondre à sa sœur.

— C'est pourtant vrai qu'on ne se souvient pas de

ces choses-là... Ce qui les concerne, je veux dire. Parce que de nous deux, je m'en souviens.

— J'y pense parce que je viens de voir se goinfrer nos amis et connaissances avec tant d'entrain... Juste, tu t'en souviens, toi, de ce qu'on mangeait chez nous avant le... avant la guerre ?

Elle a censuré le « malheur » du notaire et l'a remplacé par la guerre. Juste réfléchit.

— Tu sais, je n'étais pas à table ! Mais il me semble... Petitement, oui, on mangeait chez vous petitement... Papa, tu sais (il a toujours appelé le notaire « papa » depuis son mariage), emmenait plutôt ses clients importants au Cheval d'Or. Et Petite Mère n'a jamais eu beaucoup d'appétit. Elle n'aimait pas recevoir, du reste.

— Le soir, on mangeait des tartines avec du café au lait ! s'écrie Christophe.

— Après, rétorque Clara, sans préciser (mais ça veut dire : après la ruine). Avant, il me semble que c'étaient des choses fades, de la blanquette de veau...

— Sans le filet de citron !

— Peut-être du gratin dauphinois ?

— Non, tout de même !

Christophe s'enfonce dans son fauteuil, dans sa rêverie. Quel drôle de sujet de conversation ! C'est vrai qu'on peut comprendre les gens, peut-être, par ce qu'ils mangent, par ce qu'ils portent, leur mobilier, leurs objets... Mais il ne demeure rien de ses parents dans la maison rénovée, rien de la laideur appliquée des faux cuirs repoussés, des armoires à colonnettes, des images mortuaires, des tentures en velours marron, des fauteuils raides et gigantesques, des fleurs de lys gaufrées décorant leur brocart vert foncé... Un moment, il ressent une capricieuse nostalgie de ces monstruosités disparues, les boîtes de bois pyrogravé que Mme Corbin achetait à une œuvre religieuse, le porte-parapluies en bois de

Extrait de la publication

cerf entrecroisés... Il cherche, par jeu : blanquette de veau, flamique picarde ?

Dans la salle à manger un peu sonore, un peu vide, peu de meubles encore ; seules la table et les six chaises en acajou, toutes neuves, flottent sur la moquette blanc cassé. Julia, la nouvelle servante (Clara ne dit jamais : bonne, elle trouve cela vulgaire), une créature potelée, rustaude, appétissante, apporte un potage de cerfeuil à la crème, des œufs pochés sur jets de houblon, des harengs nouveaux avec une salade de pommes de terre. Cuisine du Nord, méditée, fine, délicate (les jets de houblon ne se trouvent qu'en cette saison), contraire au préjugé qui ne voit dans le Nord que choucroute et pommes frites. Les petites dents aiguës de Clara brillent entre ses lèvres rouges, dans sa bouche étroite, maquillée en cœur. Elle témoigne d'une gourmandise raffinée qui a quelque chose de cruel. Elle mange peu, mais avec plaisir, choisissant des yeux le morceau le plus délicat, le détachant du plat avec soin, le dégustant avec la tranquillité de qui sait son droit incontestable. Juste attend qu'elle se soit servie, et Christophe, puis fait glisser dans son assiette ce qui reste sur le plat, sans discrimination. Un regard amusé entre eux, une complicité. Elle admire son bel appétit, en jouit peut-être.

— Julia ! rapportez des pommes de terre pour Monsieur !

— Clara est une maîtresse de maison absolument parfaite, dit Juste.

— Je me demande où elle a pu apprendre. Parce que maman...

— Où as-tu appris à dessiner ? dit Clara.

Oui, finalement, la façon de manger des gens est un enseignement, pense Christophe. Si Clara admire l'appétit, le sans-gêne, la belle humeur de Juste, Juste est en extase devant les façons délicates, les exigences de Clara : toujours des primeurs, des légumes frais, des œufs du jour, et pour

Extrait de la publication

ce qui est du beurre, elle fait trotter Julia jusqu'à la ferme Malebraud. « La fraîcheur des matières premières, c'est la moitié de la cuisine », décrète-t-elle. Christophe la regarde, approbateur. Car bien qu'il soit le plus jeune, la minutie, le soin, la précision, c'est de lui qu'elle les a appris, du temps où elle commençait à laver ses pinceaux et à fixer ses premiers pastels.

Christophe regarde les mains de Clara, ses jolies petites mains de Chinoise, blanches et soignées, qui s'avancent vers le plat bleu, saisissent une mandarine, d'un coup d'ongle adroit font sauter un morceau d'écorce, et très vite, très élégamment, comme si elle exécutait un pliage ou un tour d'escamoteur, décortiquent le fruit. Il pense au Jardin des Supplices, à des princesses faisant sauter de l'ongle, très vite, très élégamment, l'œil d'un traître ou d'une rivale ; il pense aux saints écorchés, pelés, de certains tableaux primitifs où la chair, le sang qui perle sont traités du bout du pinceau, avec une minutieuse indifférence, donnant à la plaie ouverte la texture d'une grenade. Qu'est-ce qui est réel, la grenade, la plaie...

— Tu ne manges plus, mon chéri ? Tu veux autre chose, une compote, un yaourt ?

— Non. J'ai l'appétit coupé.

— Bien sûr, mon vieux, bien sûr, dit Juste affectueusement. (Il croit que c'est l'enterrement, pauvre cher Juste, alors que c'est... Qu'est-ce que c'est ? Le dépaysement, mon enfance méconnaissable... Heureusement, Clara ne change pas...) Secoue-toi ! J'ai justement là un petit cognac...

Christophe a horreur du cognac. Il accepte le cognac. C'est trop difficile de s'expliquer toujours.

— Papa buvait toujours un petit cointreau, le soir, observe-t-il.

Il fait moins allusion à un père qu'il ne regrette guère qu'au modèle de son tableau « Papa » sur lequel le vieux nabot tient en effet un verre de

liqueur à la main. Aussi est-il tout surpris d'entendre Clara rétorquer avec violence :

— Tu ne vas pas te mettre à le regretter, maintenant ?

— Je l'ai toujours un peu regretté..., dit-il avec douceur.

« Je ne te suffisais donc pas ? » dit l'œil farouche de Clara.

Le soir même, Christophe est allongé entre des draps frais, dans la chambre de la Tour, sa chambre. Pendant les trois ans qu'a duré son exil, il y venait peindre le dimanche, et l'ancienne chambre de Clara, juste à côté, est pleine de toiles, d'aquarelles, de « collections » (il a toujours eu cette manie) qu'il ne pouvait caser dans l'appartement de Lille. Comme lorsqu'il était enfant, il regarde les poutres qui s'entrecroisent au-dessus de sa tête. On dirait l'intérieur d'une horloge en bois, on dirait les traverses d'un pont, on dirait la chambre qui rétrécit d'Edgar Poe, mais c'est lui qui a grandi...

On a repeint les murs en blanc, et il le regrette. Autrefois, par économie, les murs étaient tapissés de vieux journaux dont les titres voltigeaient autour de lui comme des oiseaux au langage exotique. « Les chéquards de Panama démasqués », « Ouverture du Salon d'automne », « Mme Landowska se produit à la Société musicale », « Un berger des Landes égorge sa famille ». Il rêvait, enchanté par ces mystères, sans chercher à les élucider, oublieux de la guerre, du froid, nullement préoccupé des raisons qui avaient poussé « Mme Corbeau » à les reléguer, Clara et lui, dans cette Tour.

D'emblée il avait été ravi par son lit, placé dans une sorte de niche, petite pièce dans la pièce, délimitée par le mur, fermée à mi-hauteur par l'entrecroisement des poutres, et l'ouverture par

Extrait de la publication

laquelle il y pénétrait (aujourd'hui en se baissant) était encore fermée au pied du lit, par le haut de la cheminée de la cuisine, parfois tiède. Le nid. L'abri que lui enviait Clara, dont la chambre, communicante, plus grande et plus claire, ne comportait pas ce luxe de charpente. Alors, enlevant souliers ou pantoufles (le rite), elle venait l'y rejoindre, et murmurait les paroles magiques :

« *Mme Corbeau*
a un château
Mme Corbeau
a des jumeaux
Où est-ce qu'y sont ?
Dans le plafond
Y sont cachés
Dans le papier
Tu peux chercher, tu peux chercher, tu peux [chercher !! »

La fin de la comptine, un défi aux parents, aux Corbeau, est criée à plein gosier. Et à ce cri joyeux, Clara se précipite sur Chris, le pousse violemment dans la ruelle, s'insinue dans le lit, ils se disputent la couche étroite et rient comme si le jeu était nouveau. C'est Clara qui a inventé l'expression « les jumeaux ». Chris est grand pour son âge, elle menue, à diverses périodes ils sont donc de la même taille. Alors ils jouent aux jumeaux. Ils jouent, eux qui se ressemblent si peu, à se ressembler ; couchés sur le côté, face à face, la plante des pieds de Chris sur les pieds de Clara, ils s'ajustent l'un à l'autre.

— *On est pareils ?*
— *On est pareils.*
— *Tu as deux oreilles ?*
— *J'ai deux oreilles.*
— *Tu as un nez ?*
— *Oui j'ai un nez.*
— *Tu as deux pieds ?*

— *Oui j'ai deux pieds.*
— *Qu'est-ce qu'on peut...*
— *Qu'est-c' qu'on peut...*
— *Qu'est-c' qu'on peut se ressembler !*

Mais attention. Le plus difficile commence. Leurs deux petits nez écrasés l'un contre l'autre, ils se fixent dans les yeux, jusqu'à ce que les larmes leur viennent. Il s'agit d'atteindre le moment, où, à force de volonté, les yeux noirs de Clara deviendront bleus, les yeux clairs de Chris, sombres. Quand les regards se mélangeront, déverseront l'un dans l'autre leurs eaux mêlées, alors montera dans leurs corps minces, immobiles, tendus, un grand frisson comme un bourdonnement d'abeilles. Il partira des pieds longs et beaux, gagnera le bassin à l'ossature aiguë, la poitrine étroite, les épaules enfin...

Chuchotements à peine perceptibles — car il ne faut surtout pas bouger.

— *Elle est là ?*
— *Elle est là.*
— *Elle monte ?*
— *Elle monte.*

Car ce frisson, ce bourdonnement qui atteint maintenant la nuque, qui va éclater sous les petits crânes délicats, égyptiens, ils l'appellent : « *la ressemblance* ».

La voilà, elle arrive, elle éclate ! Les tempes battent sous la peau fine, les joues s'enflamment, un seul cœur cogne fort, elle est là, elle foudroie, la ressemblance — ah ! que les yeux noirs de Clara sont bleus !

Elle est partie.

— *Tu as vu ?*
— *J'ai vu...*

Les deux corps minces, déliés, parfaits, se séparent. « La ressemblance » s'éloigne. Et la magie. Ça ne dure jamais, c'est dommage.

C'est Clara qui rompt le silence, la première.

Cet ouvrage a été composé
par l'Imprimerie BUSSIÈRE
et imprimé sur presse CAMERON
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en janvier 1988

— N° d'édit. 11501. — N° d'imp. 3018-2284. —
Dépôt légal : février 1988.
Imprimé en France

Extrait de la publication